

RETOURS DE VOYAGE

Par Mathieu Lindon, [Libération](#), 31 mars 2005

Parfois les chefs-d'œuvre paraissent dans l'indifférence générale, parfois non. Pour *Voyage au bout de la nuit*, en octobre 1932, ce fut un sacré barouf, renforcé par le fait qu'il n'obtint pas le prix Goncourt qu'un premier vote lui avait attribué, un second offrant la récompense aux *Loups* de Guy Mazeline (c'est le prix Renaudot qu'on donna alors à Céline). 10/18 republie le dossier de presse du roman déjà édité en 1993 par l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (et annonce, suivant le même principe, les dossiers d'*En attendant Godot*, de Samuel Beckett, des *Paravents*, de Jean Genet et des *Gommes*, d'Alain Robbe-Grillet). *Voyage au bout de la nuit* fut immédiatement porté aux nues ou éreinté, du moins se rendit-on compte que «c'est rare, un livre qui ne ressemble pas aux autres livres...». Tous les journaux participèrent au débat, souvent en plusieurs occasions, les célébrités du moment et du futur aussi, de Georges Bernanos à Paul Nizan, de Claude Lévi-Strauss à François Mauriac, en passant par Georges Bataille, Elie Faure, Léon Trotski et Maxime Gorki. L'académie Goncourt aussi reçut des critiques sur son honnêteté qui n'ont guère évolué, et Henry Lambert écrit dans l'*En-Dehors* le 15 janvier 1933 : « Nous apprenons, ces notes écrites, que les dix crétins étiquetés "Goncourt" se sont décidés à vomir officiellement le *Voyage au bout de la nuit*. Comme cela paraît naturel, après avoir lu ; et comme cela permet de les juger définitivement (si besoin était !), ces macrobités. »

Il y eut des descentes en flammes, suivant des procédés toujours courants. « Il n'y a pas de monotonie pire que celle de la violence et de l'absurde, à jet continu. Ainsi l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline fait-elle plus que dégoûter, elle ennuie », écrit Victor Margueritte dans la *Volonté*. Gonzague Truc s'élève, dans *Comoedia*, « contre un roman de l'abjection ». Eugène Montfort écrit dans les *Marges* : « *Le Voyage au bout de la nuit*, de Céline, 622 pages petit texte, où un carabin parle constamment comme un plombier, appartient tout à fait au genre roman poubelle. A la chaudière, à la chaudière, à la chaudière ! » La langue de Céline est mise en accusation, pourquoi un homme si cultivé joue-t-il à l'être si peu ? Saluant « un livre énorme », Claude Pierrey, dans *Lectures du soir*, a sa façon de mettre tout le monde d'accord : « On lui reproche son style, son style bâtard de lettré et de gouape. Bah ! Qu'importe la forme d'un style qui accroche de cette manière unique, dont l'accent est si profond, si poignant qu'il flanque instantanément à bas la littérature et ses procédés, pour hisser, au pavois, triomphalement misérable et haute, fangeuse et pure, accablée de toutes les hideurs, éclairée de toutes les beautés la Vie. »

Des critiques s'amuse aussi du désordre idéologique créé par *Voyage au bout de la nuit* dont on ne peut connaître par leurs positions antérieures les admirateurs et les contempteurs. *L'Humanité*, pourtant, ne varie guère. Paul Nizan, le 9 décembre 1932 : « Cet énorme roman est une œuvre considérable, d'une force et d'une ampleur à laquelle ne nous habituent pas les nains si bien frisés de la littérature bourgeoise. (...) Il lui manque la révolution, l'explication vraie des misères qu'il dénonce, des cancers qu'il dénude, et l'espoir précis qui nous porte avant. » Jean Fréville, dix jours plus tard : « Le livre chaotique, désespéré et révolté de Céline reflète la décomposition et l'agonie de la société bourgeoise française, mais il demeure fermé aux souffles annonciateurs des tempêtes révolutionnaires prochaines. » Gorki, en 1934, au premier Congrès des écrivains, a ces phrases qu'on peut croire caricaturales et qui se révèlent à leur façon prophétiques : « L'homme de lettres de l'Ouest contemporain a également perdu son ombre en émigrant de la réalité dans le nihilisme du désespoir, comme nous le montre bien le livre de Louis Céline, *Voyage au bout de la nuit*. Bardamu, le héros de ce livre, a perdu sa patrie, méprise les gens ; sa mère, il l'appelle "chienne", ses maîtresses "putains"; il est indifférent à tous les crimes, et ne possédant aucune donnée pour "se rallier" au prolétariat révolutionnaire, il est tout à fait mûr pour accepter le fascisme. »

La plus belle défense du livre est celle de Bernanos dans *le Figaro*, le 13 décembre 1932. « M. Céline a raté le prix Goncourt. Tant mieux pour M. Céline. (...) Pour nous, la question n'est pas de savoir si la peinture de M. Céline est atroce, nous demandons si elle est vraie. Elle l'est. Et plus vrai encore que la peinture ce langage inouï, comble du naturel et de l'artifice, inventé, créé de toutes pièces à l'exemple de celui de la tragédie, aussi loin que possible d'une reproduction servile du langage des misérables, mais fait justement pour exprimer ce que le langage des misérables ne saura jamais exprimer, leur âme puérile et sombre, la sombre enfance des misérables. (...) Nous plaignons ceux que le spectacle de la solitude du pauvre, de son effrayant exil, incite au désespoir plus qu'à la compassion nous voulons dire à toutes les audaces, à toutes les colères, à toutes les fureurs de la compassion. Car enfin, même sous la bannière de l'Ordre, il s'agit de s'entendre ! Veut-on sauver les *Misérables*, ou veut-on seulement les réduire ? »

Voyage au bout de la nuit, de Louis-Ferdinand Céline. Critiques 1932-1935 Textes réunis et présentés par André Derval. 10/18-IMEC, 366 pp., 8,50 euros.